

XYZ. La revue de la nouvelle



Des « petits cris » qu'on entend de loin

J. Gagnon, *Les Petits cris* (Prix Adrienne-Choquette 1985), Montréal, éd. Québec/Amérique, coll. « Littérature d'Amérique », 1985, 176 p.

Suzanne Paradis

Number 6, Summer 1986

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/2068ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Paradis, S. (1986). Des « petits cris » qu'on entend de loin / J. Gagnon, *Les Petits cris* (Prix Adrienne-Choquette 1985), Montréal, éd. Québec/Amérique, coll. « Littérature d'Amérique », 1985, 176 p. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (6), 77–80.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque,

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Suzanne Paradis

Des «petits cris» qu'on entend de loin

J'ai lu *les Petits cris*¹ une première fois l'hiver dernier sans en connaître l'auteur et j'ai aussitôt recommandé que le prix Adrienne-Choquette lui soit attribué. J'éprouvais donc une grande impatience et une curiosité certaine de relire, dans le cadre de l'édition, les treize nouvelles que contenait le manuscrit. La magie de la relecture ayant confirmé l'intuition du dépisteur, je me réjouis de la parution de l'ouvrage de J. Gagnon aux éditions Québec/Amérique, car voilà des petits cris que l'on entendra de loin.

Malgré leur format inégal, ces treize récits obéissent à un même mouvement narratif très vif et salace. Les niveaux de langage sont enchevêtrés de manière à maintenir sans décalage le rythme de propulsion vers le pôle d'attraction. Des personnages campés de l'intérieur, à la fois terriblement ressemblants et solidement caricaturés, traversent l'objectif pour un moment d'intense et brève visibilité. À cet effet, Gagnon fait flèche de tout bois: bribes de dialogues qui commandent parfois toute l'économie du récit (par exemple dans «Et la bosse des bossus, maman?» ou «l'Ambulance»), attitudes physiques, traits psychologiques et mentaux, habitudes du corps et de l'esprit, effets de langage et coups de théâtre. À la limite de l'exagération ou de l'hermétisme, Gagnon utilise un appareil d'espionnage complexe et une lentille grossissante qui vident les acteurs de leur contenu aussi bien concret qu'abstrait. Sexe, tripes, chairs éclatées s'étalent dans le décor à côté du contenu le plus sophistiqué du cerveau. Mais tout cari-

caturiste qu'il soit, Gagnon possède l'art de rendre un personnage étripé par le récit, à des proportions subtilement humaines lorsque la démesure l'exige. Il disposera à cette fin d'exquises observations à côté des pires grossièretés ou exprimera une philosophie d'aspirant au salut de l'humanité du même élan que des jugements de carabin en goguette.

L'heureux mécanisme qui équilibre la matière procède par contradictions flagrantes, par celui spontané dans l'ordre et le désordre, dont les clés flottent pour ainsi dire entre les trous de serrure et celui du souffleur. Ainsi le style lui-même semble-t-il provoquer le jeu des contraires. Baignent dans l'huile des mots crus et barbares, des phrases truffées d'onomatopées, d'expressions populaires, de références à l'actualité. Gagnon évite la violence par le même stratagème qui désamorce le texte au moment où l'explosion s'annonce, à la minute ultime de vérité. Le rire du narrateur résonne alors entre les lignes, plus jaune et vulnérable qu'il n'y paraît, parmi les amoncellements de détritiques et d'effolement du spectacle. Pour replacer la tentative de l'humoriste dans une perspective prévisible tout au long du texte, le lecteur ne doit surtout pas rater les petites touches, à la pointe de l'aveu, qui l'éclairent. Car cet humour poussé aux limites de la vulgarité et de la dé-création ne livre son message qu'en dernier recours et à la dernière page:

Je vais continuer à vivre. Comme une flamme avide d'oxygène.
En souhaitant que la chandelle brûle au plus vite.²

Le recueil présente en alternance des textes très brefs, tels «Et la bosse des bossus, maman?», «Dame Lessard», «le Petit Gaspard», «Klondyke», ou de plusieurs dizaines de pages («le Meurtre de Clarisse V.»). Les plus percutantes sont enlevées en dix, douze et quinze pages, un format commode qui permet à l'auteur de rassembler ses effets sans les diluer ni les comprimer. À ce titre «la Chambre creuse» et «le Nombriil de la terre» illustrent admirablement et la trame philosophique des *Petits cris* et l'efficacité du style de J. Gagnon.

«La Chambre creuse» met en scène un personnage anonyme, un «il» en train de vivre le cauchemar quotidien qu'il transforme

en une mystique de la peur. Gestes humbles, étriés. Routine étroite et inamovible. Impuissance tragique (doucement tragique) à vivre, à figurer socialement, à porter un nom. Existence sans issue comme le texte qui se refuse également au voisinage, à l'explication, au décodage, au verbiage contempteur. Mais le calque forme une transposition réussie de la vie apparente, qui ne dure que grâce à la peur qu'il inspire ou à l'ignorance qu'elle démystifie.

«Le Nombri de la terre» paraît immensément plus ambitieux puisqu'il oblige le narrateur à assumer la position de l'analyste et du critique face au comportement humain. Les mortels de cette nouvelle y sont dûment nommés, évidents dans leur reflet social et bons pour la caricature par leur prétention à la durée. Gagnon s'en donne à coeur joie et débride une imagination macabre afin de les expédier dans un monde définitif, en tout cas dans un ailleurs mortifiant où ils perdront toute signification, même celle acquise au sein de la ville fatale. Grand justicier du ridicule, le narrateur distribue la mort mystérieusement punitive et infamante attirée sur eux pour on ne sait quelle revanche. Les dix premiers sacrifiés de l'hécatombe ont droit aux honneurs: biographie complète, description de leur agonie. Un tremblement de terre emportera le reste de la ville non encore décimée par l'épidémie. Utilisant de saisissants raccourcis et un discours juste assez près du délire pour coller à l'attitude qu'il dénonce, l'auteur pourfend l'orgueil humain. Mais cette violence est moins celle du caricaturiste que celle du guerrier blessé dans la bataille qu'il livre au destin.

De loin la nouvelle la plus mouvementée et cauchemardesque, «le Nombri de la terre» annonce un écrivain en possession des thèmes classiques de la vie et de la mort comme objets d'étude et sujets littéraires. Le tableau des illusions humaines y est brossé sans marchandage, presque avec cruauté. Les victimes y sont frappées par la stupeur et l'abjection plus rudement que par la colère. Mais ces tableaux noirs transforment littéralement John Mueller en géant.

En fait, la dimension humoristique de l'ouvrage ne masque nullement l'extrême attention que l'auteur a investie dans l'ob-

servation du comportement de l'espèce. Elle n'aliène pas davantage sa sensibilité quoique celle-ci soit forcément celle de l'artiste ou du bourreau. Et c'est par la manipulation explosive de la comparaison et de la métaphore que Gagnon exprime sa propre susceptibilité à la thématique qu'il développe. Effectivement, la comparaison accélère les entrées et les sorties des zones en observation et la filature ésotérique des personnages. Incisions souvent brutales dans le texte, elles font jaillir sous leur bizarre éclairage la dimension cachée du récit. Plus qu'à la drôlerie présumée de la caricature, *les Petits cris* doivent à ces figures de style leur allure bondissante et leur foudroyante légèreté.

On voudra sans doute extrapoler de la lecture du «Meurtre de Clarisse V.» un possible virage du nouvelliste vers le roman. Son aisance à traverser les cinquante pages de ce dernier récit suffit toutefois à prouver qu'il s'adonne à la nouvelle par choix et par goût. Tant mieux. Ou tant pis car ce style grouillant de trouvailles et d'apparente incongruité, qui ne ralentit ni ne s'es-souffle jamais, n'ennuie à aucun moment. Un roman de cette encre ne manquerait pas de séduction.

Tandis qu'il enquête sur le meurtre de Clarisse V., l'inspecteur Robert rédige un journal où il inscrit sa vision de l'événement policier parallèlement à celle de ses relations conjugales avec Martha. Oscillant sans cesse entre le burlesque (la description des faits et personnages) et le ratissage philosophique de son existence, il parvient à boucler sur une pirouette du plus extravagant effet sa douloureuse méditation, et à donner la mesure du talent de J. Gagnon par la même occasion. Si bien qu'on ne sait pas qui, du policier ou de l'auteur, porte le jugement final et livre ses intentions

[...] j'ai voulu réfléchir, comprendre, accepter l'horrible: l'in-humain.³

1. J. Gagnon, *Les Petits cris* (Prix Adrienne-Choquette 1985), Montréal, éd. Québec/Amérique, coll. «Littérature d'Amérique», 1985, 176 p.

2. *Ibid.*, p. 169.

3. *Ibid.*, p. 168.